

CYNTHIA KAFKA

AU TRAIN
OÙ VA LA VIE

ROMAN



CYNTHIA KAFKA

AU TRAIN OÙ VA LA VIE

Dans le train qui relie Paris à Hendaye, quatre femmes voyagent dans le même carré famille. Éliane, 82 ans, est une habituée. Depuis que l'amour de sa vie est parti, elle fait ce trajet une à deux fois par mois pour tromper sa solitude. En face d'elle, Lola, une adolescente à fleur de peau, hésite à fuir, mais une petite voix lui souffle de rester à sa place. Quant à Pénélope et Betty, deux sœurs que tout oppose, leurs retrouvailles auraient pu être différentes si elles ne devaient pas se rendre au chevet de leur père malade.

Sans se l'avouer, chacune espère ne pas arriver trop vite à destination. Mais aucune n'avait imaginé qu'un tronc d'arbre tombé sur les voies redistribuerait les cartes de cette journée... et peut-être même de leur vie.

Entre rencontres, confidences et sororité, le nouveau roman de Cynthia Kafka nous entraîne dans un drôle de voyage à travers le Sud-Ouest, plein de surprises et d'émerveillements.

« CYNTHIA KAFKA A LE DON POUR RACONTER
DES HISTOIRES DONT ON VEUT ABSOLUMENT
CONNAÎTRE LA FIN. »

Le Progrès

ISBN : 978-2-38529-400-7



9 782385 294007

19 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française
Design et illustration :
© Raphaëlle Faguer



www.editionscharleston.fr

AU TRAIN
OÙ VA LA VIE

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Le meilleur rôle de ma vie ou comment j'ai passé Noël à Hollywood, 2024

Le Sourire aux livres, 2023 ; Charleston Poche, 2024

Pour qu'elle revienne, 2024 ; Charleston Poche, 2025

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-400-7
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Cynthia Kafka

AU TRAIN
OÙ VA LA VIE

Roman



« Notre plus grand tourment dans l'existence
vient de ce que nous sommes éternellement
seuls, et tous nos efforts, tous nos actes
ne tendent qu'à fuir cette solitude. »
Guy de Maupassant, *Solitude*

« Pour beaucoup, la vie s'résume à essayer
d' monter dans l' train,
À connaître ce qu' est l' amour et
s' découvrir plein d' entrain,
Pour beaucoup, l' objectif est d' arriver
à la bonne heure,
Pour réussir son voyage et avoir accès au bonheur. »
Grand Corps Malade, *Les Voyages en train*

*À ma mère, grâce à qui je considère que le trajet
compte autant que la destination,
qui m'a appris à contourner les obstacles de la vie en riant,
et qui m'a donné le goût du voyage,
que ce soit physiquement
ou à travers les pages d'un roman.*

« **U**NE GARE, C'EST UNE IMMENSE SCÈNE SUR laquelle chacun joue sa propre partition. »
Les mots de son regretté Jacques virevoltent dans la mémoire d'Éliane alors que, debout au milieu du hall des départs, les deux mains en appui sur sa canne, sa petite valise vintage à ses pieds et son panier accroché au bras, elle reprend son souffle.

À chaque fois qu'elle pénètre dans le temple des pas perdus, elle se sent comme aspirée dans l'œil d'un cyclone, perdue entre les réminiscences du passé et les images du présent. Le flot ininterrompu des passants la terrifie autant qu'il la grise.

Ici, loin de son minuscule balcon depuis lequel elle épie habituellement le monde qui avance sans elle, elle fait à la fois partie des spectateurs et des acteurs.

Elle offre une grimace réconfortante à un enfant apeuré par le défilé des valises à roulettes, puis adresse un sourire de compassion à une jeune fille perdue qui tournoie sur elle-même, telle une danseuse libérée de

sa boîte à musique. Elle saisit un parfum entêtant qui imprègne furtivement l'air avant de s'évaporer. Elle assiste à un pardon prononcé du bout des lèvres, à un échange de regards humides au-dessus du piano sur lequel s'exerce un artiste en herbe, à des retrouvailles, des adieux, des déclarations d'amour, des embrassades, des ruptures, de la joie, des larmes, des rires.

Elle en prend plein les yeux, plein les oreilles, plein l'âme.

Son cœur bat plus vite.

Ici, elle vit.

— On va tous crever ! On va tous crever ! s'égosille soudain un homme, qui tient un carton gondolé à bout de bras.

Éliane tressaille puis recule instinctivement de trois pas, prête à repousser un adversaire du bout de sa canne. Une fois à distance respectable, elle toise le prophète de pacotille, la bouche tordue entre dégoût et pitié. Elle ne parvient pas à déchiffrer le texte inscrit sur la pancarte, mais elle devine que ça n'a aucun rapport avec une proposition de câlins gratuits.

— Va donc semer tes sinistres nouvelles ailleurs, murmure-t-elle.

Elle aimerait lui ordonner de ne pas saccager son divertissement, mais elle ne ferait pas le poids s'il l'agressait physiquement. Elle parierait son dentier que personne ne viendrait au secours d'une grabataire comme elle, et elle n'a aucune envie de finir dans la rubrique des chiens écrasés d'un journal local.

— On va tous crever ! reprend-il, enhardi par les ricanements d'un groupe de jeunes, avant de rebrousser chemin lorsqu'un agent de sécurité lui demande de se calmer.

Le brouhaha ambiant étouffe rapidement sa vindicte ; toutefois, ses propos continuent de valser dans la tête d'Éliane.

De plus en plus souvent, l'arrivée de la Grande Faucheuse accapare ses pensées.

Elle se doute que la façon de passer l'arme à gauche ne suit aucune directive héréditaire, et pourtant, jusqu'à ce rendez-vous quelques semaines plus tôt, elle s'était toujours figuré qu'elle mourrait durant son sommeil, comme sa mère et sa grand-mère avant elle, dans une sorte de tradition familiale.

La sentence du médecin lui a prouvé qu'elle s'était fourvoyée.

Elle consultait pour se faire prescrire de nouvelles lunettes, elle est sortie avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Ce qu'elle prenait pour une aggravation de sa myopie porte en réalité un nom barbare, la « dégénérescence maculaire liée à l'âge ». DMLA, pour les initiés dont elle a désormais rejoint les rangs contre son gré. Petit à petit, les contours s'effacent, le flou prend place. Bientôt, un rideau d'obscurité s'abattra sur la scène de son existence. D'ici quelques semaines, elle deviendra aveugle. Or, privée de la vue, elle perdra également les deux dernières passions qui la rattachent à la vie : la lecture et l'écriture. De même que son autonomie, évidemment, et avec elle, les habitudes qui coulent dans ses veines, imposant le cadre immuable de son quotidien.

Selon le spécialiste, elle gagnerait du temps sur la cécité en acceptant une piqûre quotidienne dans l'œil, mais cela engendrerait également des effets secondaires douloureux qu'elle refuse de s'infliger. Pire encore, il serait urgent qu'elle déménage en maison de retraite pour recevoir les soins, et par conséquent, qu'elle quitte

son nid, ses repères, le seul espace dans lequel elle pourrait circuler et vivre les yeux fermés. Son dernier point d'ancrage, aussi, depuis que Jacques n'est plus et que tous ceux qu'elle aimait ou avec qui elle entretenait des liens ont rejoint leur dernière demeure, faisant d'elle, si bonne vivante auparavant, une pauvre âme solitaire. Elle trouve cette situation injuste. Cynique. Et absolument intolérable.

Voilà ce qui la mène, après quelques larmes et encore plus de réflexions, à cette dernière virée en train qu'elle s'offre aujourd'hui, comme un cadeau de départ.

Une annonce SNCF la rappelle à l'ordre. Inquiète à l'idée de devoir hâter le pas, elle fait volte-face pour déchiffrer le numéro de sa voie sur le panneau lumineux, au moment où une femme déboule à toute vitesse en sens inverse. Le choc est brutal. La douleur irradie dans son épaule, mais le « Fait chier ! » tonitruant lancé par la malpolie lui coupe le sifflet, et la laisse figée sur place.

Sans même lui accorder un regard, la femme se précipite entre les jambes des passants pour récupérer son téléphone tombé au sol au moment de la collision.

— Alors voilà où on est, avec cette technologie censée nous rapprocher ? s'indigne Éliane à voix basse, contrariée de constater que les gens ne se considèrent plus qu'à travers un écran, pendant que les vieux s'éteignent dans l'indifférence générale.

Avec une moue dépitée, elle s'éloigne à pas prudents en chantonnant *Puisque vous partez en voyage* de Françoise Hardy, son idole, afin de retrouver sa bonne humeur. Elle souhaite se concentrer sur l'objectif qu'elle espère de toute son âme atteindre aujourd'hui : cocher la dernière case sur sa liste des choses à faire avant de mourir et se rendre, enfin, sur la tombe de Jacques, à Hendaye.

Après cela, elle s'installera confortablement dans le train du retour et, pendant qu'il la ramènera vers Paris, elle avalera tous les cachets qu'elle accumule dans un sac de congélation depuis le verdict du docteur. Avec un peu de chance, les roulis berceront son endormissement, et elle se réveillera dans un ailleurs où, elle l'espère de tout son cœur, elle retrouvera son tendre amour.

— **F**AIT CHIER !
Pénélope plonge au milieu des passants pour sauver son smartphone des piétinements.

— Allô ? Pénélope ? Pénélope ? Vous m’entendez ?

Son boss glapit dans ses écouteurs. Pénélope, elle, soupire de soulagement devant son téléphone intact.

— Oui, monsieur Thiriez, je vous écoute, affirme-t-elle en se retournant pour s’excuser auprès de la personne qu’elle a bousculée, mais celle-ci a déjà disparu.

— Le gérant du *Régina* réclame les résultats de l’audit.

— Il est quasiment bouclé, je lui envoie dans la matinée.

— OK. Je ne vous dérange pas plus longtemps, dans ce cas. Profitez bien de votre week-end en famille !

Pénélope le remercie et raccroche sans prendre la peine de préciser que ce séjour express à Hendaye est à mille lieues d’une cousinade festive. Ne jamais mélanger les sphères privée et professionnelle, c’est sa devise, et

dans la mesure où elle ne vit que pour son travail, elle n'éprouve pas trop de difficultés à s'y tenir.

Du bout de son index à l'ongle rouge vif, elle réactualise la page de l'application SNCF. La voie du train de 8 h 13 n'y est toujours pas indiquée, et elle sent poindre l'agacement en même temps qu'une féroce migraine. Du regard, elle cherche où acheter un café, lorsque les gens agglutinés autour d'elles se mettent en mouvement.

Trop tard pour le café, se résigne-t-elle, dépitée.

Elle jette un bref coup d'œil pour vérifier le numéro du quai, puis slalome et double les voyageurs qui avancent en meute, traverse le portique de contrôle des billets et avance jusqu'à la voiture 17. Il lui reste plusieurs minutes avant le départ, alors elle fouille son sac de luxe à la recherche de son paquet de cigarettes pour s'en griller une derrière un poteau. Seulement quelques bouffées, pour se donner le courage de supporter les quatre prochaines heures. Elle colle sa cigarette entre ses lèvres, fait jaillir une flamme de son briquet... et croise le regard noir d'un agent, qui ralentit l'allure pour mieux la surveiller.

Maugréant contre l'excès de zèle des fonctionnaires, elle range la cigarette et consulte son téléphone. Le prénom de Paul s'affiche sur l'écran, ce qui lui procure, à défaut de caféine, sa dose de dopamine.

« J'aimerais tant qu'on se rencontre, parcourir du regard les traits de ton visage, entendre ton rire, sentir ton odeur... », lui a-t-il écrit.

Son cœur manque un battement.

Cette demande, de plus en plus récurrente, la ravit et la plombe à la fois. Discuter avec Paul sur ce site de rencontre est une des meilleures choses qui lui soient arrivées dernièrement. Lorsqu'ils parlent ensemble,

elle se sent incroyablement vivante. Mais d'un autre côté, l'angoisse qu'il la repousse lui fait appréhender le face-à-face.

Une nouvelle notification apparaît. Elle ignore sciemment le « T'es là ? » de Betty, range le téléphone dans la poche arrière de son jean et grimpe sur le marchepied. Non sans mal, elle parvient à loger sa valise dans l'espace bagages. Elle aimerait y laisser également ses doutes, ses appréhensions, la sensibilité à fleur de peau qui l'habite depuis quelque temps. Mais c'est impossible, alors elle se contente de remonter l'allée, les oreilles et le cœur déjà indisposés par le bruit et les odeurs.

Elle s'interroge sur les raisons qui poussent les gens à apporter des bananes ou des sandwichs aux œufs et au thon dans un espace aussi restreint et confiné qu'un train. N'ont-ils aucun odorat ou aucun respect ? Elle penche pour la seconde option.

Devant le carré où sa place, la 70 côté couloir, lui tend les accoudoirs, elle grince des dents : elle est dans le sens inverse de la marche. Elle savait qu'en laissant sa sœur s'occuper des billets, il lui faudrait renoncer à sa première classe habituelle, pas qu'elle devrait supporter les pieds du type assis en face sous son siège à elle. Elle tente d'attirer son attention, mais concentré sur l'écran de son téléphone, il l'ignore. Blasée d'avance, elle s'assoit comme elle peut, puis avance ses pieds petit à petit dans l'objectif de récupérer un peu d'espace, avant d'allumer son ordinateur pour se mettre au travail rapidement. Ce n'est pas un jour de congé qui empêchera Pénélope Labarthe de bûcher.

« Mesdames, messieurs, bienvenue dans le TGV n° 8537 à destination d'Hendaye. Ce train desservira les gares de Bordeaux, Dax, Bayonne, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz-Ciboure et Hendaye, son terminus. Si vous vous

êtes trompé de voie, j'espère pour vous que vous n'avez pas de la musique à fond dans les oreilles, sinon, je ne pourrai rien pour vous. »

Un sourire s'empare de ses lèvres, pour se faner sitôt qu'elle entend un reniflement à sa droite. Chagrin ou virus ? Égoïstement, elle préférerait la tristesse, moins contagieuse.

Néanmoins, la curiosité la pousse à observer sa voisine à la dérobée. Si la gourmette qu'elle porte autour du poignet est bien la sienne, elle se prénomme Lola. Ce n'est plus vraiment une enfant, pas encore une femme. Entre seize et dix-huit ans, yeux marron foncé légèrement bridés bordés d'immenses cils de poupée, longs cheveux d'un noir de jais négligemment noués en un chignon haut maintenu par un chouchou rose, sourcils fournis et quelques boutons d'acné disparates sur un joli visage bien dessiné, la frêle jeune fille se tient immobile, son sac à dos qui a l'air d'avoir vécu mille vies sur les genoux. Une larme solitaire roule le long de sa joue, et la gorge de la trentenaire se serre de compassion. Elle se remémore les affres de l'adolescence et de sa vie de jeune adulte, quand le moindre conflit prenait une ampleur inouïe, et que le malheur le plus insignifiant devenait une véritable torture. Elle l'imagine en pleine peine de cœur, et ses souvenirs se superposent. Presque vingt ans plus tard, elle peut encore ressentir la douleur de sa première rupture, et cette impression que jamais elle ne s'en relèverait. Elle se demande d'ailleurs si elle s'en est vraiment remise.

D'une main, elle fouille dans son sac posé entre ses jambes et en sort un mouchoir qu'elle tend à la jeune fille, comme elle aurait aimé que quelqu'un le fasse pour elle lorsqu'elle avait son âge.

Une brise fraîche effleure le visage de Lola. Elle ouvre des yeux étonnés et éprouve un léger moment de flottement devant le drapeau blanc qui s'agite sous son nez, avant de visualiser la scène dans son ensemble.

L'attention de sa voisine, au lieu de l'apaiser, provoque un nouvel assaut de larmes, preuve que la méchanceté et la gentillesse ont toutes les deux le pouvoir de faire pleurer.

Du bout des lèvres, elle articule un merci reconnaissant, puis se dépêche de tourner la tête, les joues brûlantes. Elle préférerait qu'on la voie en sous-vêtements plutôt qu'en larmes.

Derrière la fenêtre, un groupe de cinq jeunes apparaît sur le quai, joyeux et impatient. Une des filles éclate de rire et court, sa valise à bout de bras. Un garçon en polo et short la rattrape et l'entraîne dans une danse approximative, tandis qu'une autre les filme, sûrement pour poster ce moment de bonheur sur les réseaux sociaux. Ils semblent si libres, si insoucians, qu'ils accentuent, sans en avoir conscience, l'affliction de Lola. Avec un pincement au cœur, elle se dit qu'elle aurait pu faire partie de ceux-là.

Que fait-elle ici ?

Il reste quelques minutes avant le coup de sifflet du départ, ou le point de non-retour, selon comment on interprète la situation. Elle a encore le temps de se lever, de sauter du train, d'appeler sa mère. L'idée la tente, cependant elle reste sagement assise et se mord l'intérieur des joues pour interdire à sa tristesse de se déverser en larmes amères. Elle est persuadée que si elle commence à vraiment pleurer, tous les mouchoirs de sa voisine auront beau s'agiter, elle sera incapable de s'arrêter.

Une vieille dame, occupée à déboutonner son pardessus devant le carré famille où elle est assise, lui offre

une distraction salutaire. Ses cheveux, entièrement blancs, sont retenus par un chignon bas, son visage est parsemé de rides et de taches de vieillesse, et derrière ses lunettes à fine monture dorée, ses yeux brillent d'un bleu si pâle qu'elle pourrait jouer dans une série avec des vampires sans l'aide de lentilles. Si Lola devait la décrire, elle affirmerait qu'elle s'est apprêtée pour assister à un mariage princier, avec sa robe du même bleu que ses iris, son collier de perles autour du cou et ses boucles d'oreilles assorties. Toutefois, plus que sa tenue, c'est son attitude qui intrigue la jeune fille. Ignorant les passagers qui trépignent derrière elle dans l'espoir de repérer leur place avant le départ du train, la mamie plie lentement son manteau, comme si elle était seule au monde.

Lola aimerait en prendre de la graine, et cesser de tout mettre en œuvre pour être appréciée des autres, inconnus compris. *La vie, songe-t-elle, serait sans doute plus douce ainsi.*

ÉLIANE A TARDÉ à atteindre la voiture 17. Deux retraitées périgourdines en visite à la capitale l'ont accostée pour s'assurer que le train s'arrêtait bien à Bordeaux. Fière de pouvoir les renseigner, elle les a guidées, et une fois devant leur wagon, a échangé quelques mots, avant de remarquer que le temps pressait. Les autres ont regretté de ne pas faire le trajet avec elle, mais, en sage philosophe, Éliane a décrété qu'il convient de faire avec ce que la vie nous donne, et avec les billets de la SNCF surtout.

Sa belle humeur s'étiole lorsqu'elle aperçoit, installée dans son carré famille, la femme qui l'a bousculée dans le hall. Bien qu'elle ne ressente plus aucune douleur, elle se frotte l'épaule, au cas où la malpolie la reconnaîtrait. Peine perdue. Cette dernière, absorbée par son ordinateur, semble hermétique au monde extérieur. Éliane pince les lèvres et se met à plier son manteau avec précaution.

Il n'est plus de première jeunesse, un trou s'est même formé au niveau du poignet droit, pourtant elle rechigne

à s'en séparer. Non seulement il a coûté une fortune, mais surtout, il est lié aux jours heureux. Un cadeau de Jacques pour son anniversaire, en 1986, cerise sur le gâteau d'une soirée divine, à se murmurer au creux de l'oreille des promesses d'éternité.

Lorsque la vie se détricote, les souvenirs sont la seule chose qui fait tenir la pelote.

Et celui-ci, elle le chérit plus qu'aucun autre.

Un soupir exaspéré dans son dos lui fait comprendre qu'elle bloque le passage.

Les gens croient-ils vraiment qu'ils arriveront plus vite à destination si elle leur cède la place ?

Avec malice, elle recule et écrase la chaussure de l'impatient du bout de son talon. Le type pousse un cri et elle se retourne lentement, la mine contrite :

— Oh, toutes mes excuses. Mais pourquoi donc me colliez-vous à l'arrière-train ?

Une jeune femme relève les yeux de son roman et incline la tête dans le couloir, les sourcils froncés et l'air concerné.

— Euh, pardon, non..., bégaie l'homme, qui oscille entre honte et agacement.

— Il n'y a pas de mal, répond Éliane. Tant que vous êtes là, auriez-vous la gentillesse de déposer mon manteau sur le porte-bagages ? J'ai l'épaule en compote.

Il se dépêche de lui obéir, sans s'apercevoir que les rides autour des yeux de la vieille femme s'intensifient, seul signe visible de l'hilarité qu'elle tâche de dissimuler.

Lola assiste à la scène, bouche bée d'admiration devant cette mamie qui n'a pas froid aux yeux, lorsqu'une vibration fait frémir la table. Elle attrape son téléphone, déverrouille l'écran avec précipitation et surtout une

bonne dose d'espoir, lequel retombe comme du plomb dans son estomac quand elle découvre l'émetteur du message.

« Coucou, tu es bien dans le train ? Bisous, maman. »

Elle aimerait avoir le culot de demander à sa mère pourquoi elle lui pose la question, étant donné qu'elle la géolocalise comme un chien pucé dès qu'elle parcourt ne serait-ce que les trois kilomètres entre la maison et le lycée.

Pourtant, elle pianote un « Tout est OK » du bout de son pouce à l'ongle rongé. Sa mère ne mérite pas de recevoir sa colère, elle n'y est pour rien, et surtout, Lola ne veut pas lui donner de raisons de s'inquiéter. Pour l'heure, elle désire seulement avoir la paix.

— Pardon, je voudrais m'asseoir, s'il vous plaît !

La voix d'Éliane, à la fois chaleureuse et autoritaire, incite à l'obéissance. Son voisin se lève, Pénélope en profite pour étendre ses jambes, et la vieille femme se glisse jusqu'à son siège.

— Pfiou ! Il y a du monde ce matin ! Ça sent les vacances d'été, constate-t-elle à haute voix, sans recevoir d'autre réponse qu'un sourire poli de l'adolescente et une sourde indifférence de la part des deux autres.

Habituee à converser avec elle-même, elle ne s'en formalise pas et fléchit la tête pour étudier les passagers les plus proches.

De l'autre côté du couloir, dans le carré famille symétrique, un quatuor aussi improbable que le leur s'est formé. Elle réfléchit au surnom qui correspondrait le mieux à chacun. Le jeune homme à la bouche entrouverte, la moitié de la figure dissimulée sous un masque de sommeil, sera « le fêtard ». Le quinquagénaire en pantalon de velours côtelé et chemise à fleurs, l'air inspiré par son carnet de croquis, sera baptisé « l'artiste

en herbe ». En face de lui, « la romantique » tourne les pages de son roman de gare, une expression énamourée sur le visage, et côté fenêtre, « la mannequin » s'admire sous toutes les coutures dans son miroir de poche. Communiqueront-ils durant le trajet ? Rien n'est moins sûr, mais tout est possible. Éliane apprécie les mélanges de genres créés par le hasard des billets. Elle a beau savoir que les places sont attribuées de façon automatique, imaginer des êtres humains aux commandes de ces associations insolites l'amuse. *La bonne sœur avec le rockeur, bonne idée ? Super.*

Bon public avec elle-même, elle rit sous cape de sa blague et, du bout des doigts, attrape son Moleskine bleu nuit, celui qu'elle a intitulé *Carnet de rencontres sur les rails*, pour y noter ses premières observations.

Les sièges derrière ceux de ses voisines d'en face sont pris par une mère qui porte son bébé en écharpe et par son petit garçon. Ce dernier fixe Éliane par la fente entre les fauteuils et se cache aussitôt qu'elle lui fait signe. « La mère kangourou », ce sera son premier texte. Le groupe d'Espagnols qui occupe bruyamment le fond du compartiment aura également droit à quelques paragraphes, elle compte sur eux pour égayer le trajet.

« Chers voyageurs, le départ du train n° 8537 à destination d'Hendaye est imminent. Attention à la fermeture des portes, et accrochez vos ceintures, sauf si vous n'en avez pas », annonce le chef de bord à travers les haut-parleurs.

Éliane reconnaît la voix au micro et s'apprête à informer ses voisins de carré que le contrôleur est un petit rigolo, lorsqu'elle voit débouler une femme, l'air essoufflé et paniqué à la fois, qui remonte le wagon à

toute vitesse et pile à leur hauteur en apercevant la jolie blonde.

— Ouf ! Tu es là ! s'exclame-t-elle dans un cri du cœur.

Pénélope redresse la tête et tressaille, sidérée par la vision qui s'offre à elle. Si Betty lui avait caché sa présence dans le Paris-Hendaye, elle aurait pu passer à côté d'elle sans la reconnaître.

Qu'est-il arrivé à la femme toujours tirée à quatre épingles qu'elle a connue ?

Son aînée semble sortir tout droit d'une séance intensive de sport ou de six jours de fête à Ibiza. Sous le choc, elle remarque sa perte de poids, les racines grises dans ses cheveux bruns, les empreintes du temps sur son visage. Il faut dire qu'elles ne se sont pas vues depuis longtemps.

En effet, même si elle n'est pas très fière de l'admettre, elle peut compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où elle s'est retrouvée en présence de sa sœur durant ces vingt dernières années. Leur entrevue précédente remonte à trois ans, pour l'enterrement de leur mère. Lorsqu'on n'est pas « famille », on a tendance à ne se rassembler qu'autour d'un cercueil, et d'ailleurs, aujourd'hui encore, c'est presque le cas.

Quelque chose se réveille au fond de son ventre, entre culpabilité et nostalgie de l'époque où Betty était le centre de son monde. L'envie lui vient de se coller contre son aînée, de se nicher dans son cou comme lorsqu'elle était gamine et qu'elle faisait des cauchemars.

Pourtant, accoutumée à enfermer ses émotions, elle se contente de se pencher par-dessus la tablette pour une bise de retrouvailles.